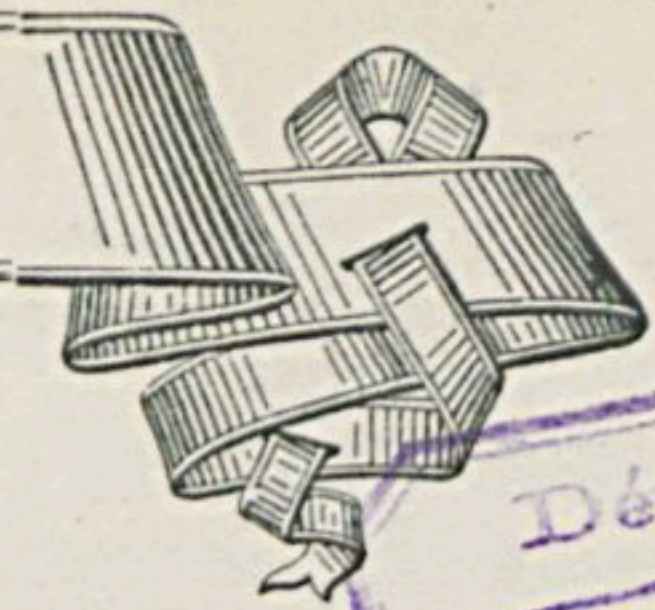


LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

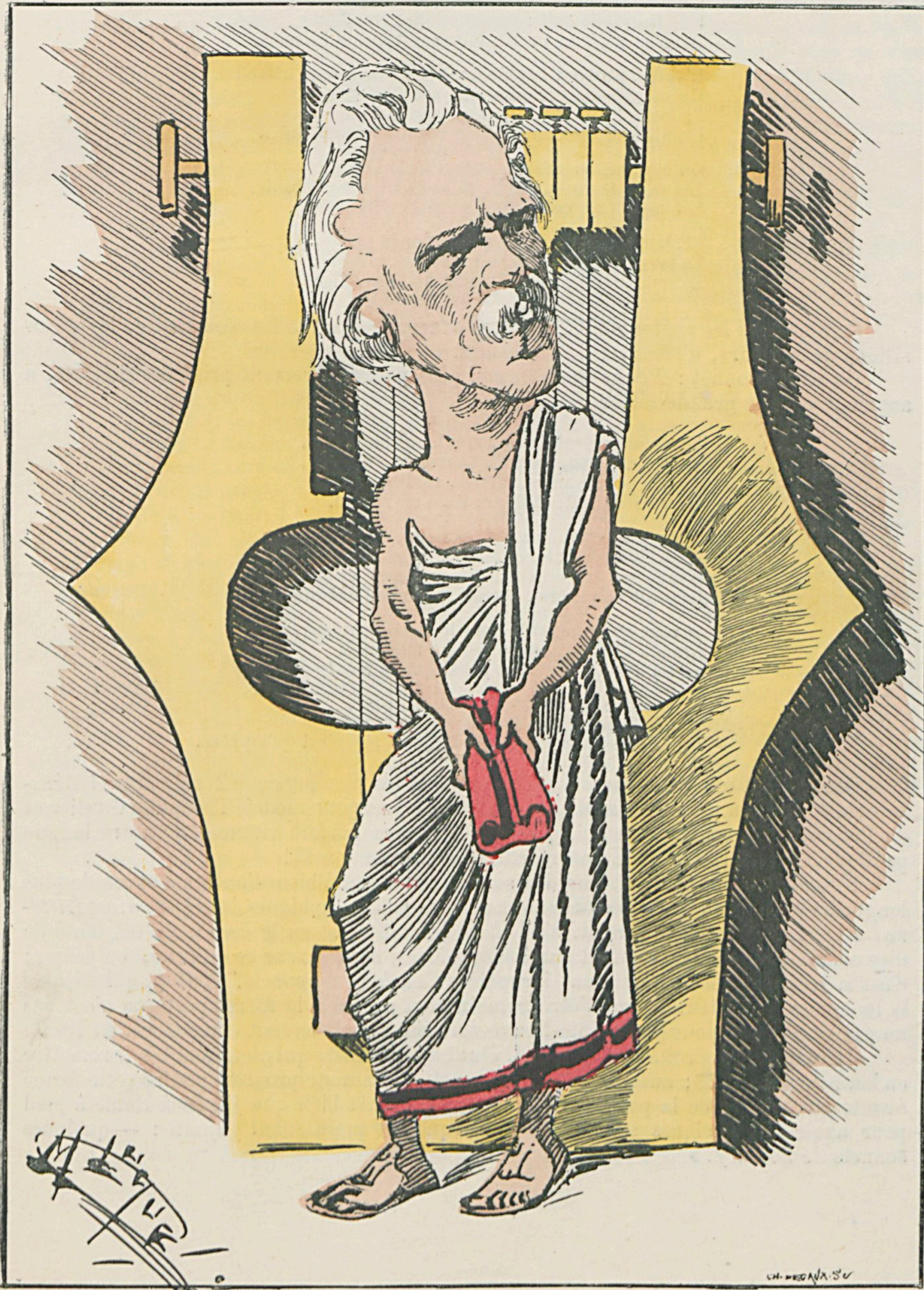


DESSIN DE LUQUE

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris

Dépôt Légal
N^o 31

JOSÉPHIN SOULARY



JOSÉPHIN SOULARY



QUAND on parle de Soulary, on vous répond assez couramment : « Ah ! oui, Soulary, l'auteur des *Deux Cortèges*. »

Voici ce sonnet qui se trouve dans les anthologies et qui a inspiré peintres et musiciens :

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne : — il conduit le cercueil d'un enfant,
Une femme le suit : presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême : — au bras qui le défend
Un nourrisson gazouille une note indécise ;
Sa mère lui tendant le doux sein qu'il épuise
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant...

On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,
Echangent un coup d'œil aussitôt détourné,

Et, merveilleux retour qu'inspire la prière,
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né.

Comme tous les poètes romantiques, Soulary affectionne les contrastes, les oppositions de couleurs, d'idées ou de rythmes.

Un autre sonnet : *Rêves ambitieux*, plus particulièrement prisé des délicats, a acquis aussi une grande célébrité.

Si j'avais un arpent de sol, mont, val ou plaine,
Avec un filet d'eau, torrent, source ou ruisseau,
J'y planterais un arbre, olivier, saule ou frêne,
J'y bâtirais un toit, chaume, tuile ou roseau.

Sur mon arbre un doux nid, gramen, duvet ou laine,
Retiendrait un chanteur, pinson, merle ou moineau.
Sous mon toit un doux lit, hamac, natte ou berceau,
Retiendrait une enfant, blonde, brune ou châtaine.

Je ne veux qu'un arpent ; pour le mesurer mieux,
Je dirais à l'enfant la plus belle à mes yeux :
Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève !

Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,
Aussi loin je m'en vais tracer mon horizon :
— Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

Soulary est une des figures les plus pures et les plus personnelles de notre littérature ; quoique, au premier abord, il semble avoir pris pour modèle Théophile Gautier et de Banville, nous avons en lui, peut-être, le plus parfait virtuose de notre langue poétique. Il reste, et c'est là son mérite, Soulary tout seul !

Notre poète n'a pas fait que des sonnets ; il a signé bien d'autres œuvres de plus longue haleine et aussi de remarquables articles bibliographiques dans la *France Littéraire de Lyon* ; mais le sonnet, c'est là sa spécialité, et en le lisant, on est tenté de dire comme Baudelaire : « Quant aux longs poèmes, nous savons ce qu'il faut en penser ; c'est la ressource de ceux qui sont incapables d'en faire de courts. Tout ce qui dépasse la longueur de l'attention que l'être humain peut porter à la forme poétique n'est pas un poème. » C'est pourquoi Sainte-Beuve écrivait à ce Benvenuto du sonnet, en 1860 :

« J'ai quelques droits sur le sonnet, étant des premiers qui aient tenté de le remettre en honneur vers 1828 ; aussi je ne sais si je mets de l'amour-propre à goûter cette forme étroite et curieuse de la pensée poétique, mais je sais bien que j'irais à Rome à pied pour avoir fait quelques sonnets de Pétrarque, et maintenant j'ajoute : — quelques sonnets de Soulary. »

« Dans ses sonnets, dit Henri Céard, Souлары s'est montré un poète d'une invention toujours curieuse, d'une habileté toujours subtile; aussi est-ce ce Souлары-là que nous préférons, ce Souлары correct jusqu'à la gêne, équilibré jusqu'à la mécanique, volontaire jusqu'au procédé, et qui, bon gré mal gré, en dépit des difficultés combinées du rythme et de la rime, enferme une idée et la développe sur toutes ses faces, et la fait valoir dans toutes couleurs, au moyen de quatorze vers soumis à des règles invariables et déterminés par les lois à l'immuable sévérité. Lisez-le vers par vers, comme vous lisez Pascal, ligne par ligne, comme vous lisez Laroche-foucauld, comme vous lisez La Bruyère, comme vous lisez Vauvenargues. Vous le goûterez mieux. Ses délicatesses mieux détaillées vous séduiront davantage, et son vers éclatant et pressant, comme un ressort d'acier vous fera entrer dans la mémoire quelque pensée, profonde sous sa forme délicate, sérieuse sous son apparence enjouée, quelque observation humaine qui se fixera en vous pour toujours, après vous avoir fait longtemps réfléchir, sur la minute. J'insiste sur ce point. Souлары est essentiellement spirituel, essentiellement humain : humain à la façon de tous les philosophes et de tous les moralistes. Il est, en France, un des rares poètes dont l'amertume n'est pas une pose, et dont la franchise n'a pas un dessous d'hypocrisie. En lui, rien de vulgaire, rien de commun. Ce n'est ni un rêveur, ni un affligé. Au contraire, c'est un positif et un résigné. »

Joseph-Marie Souлары (dit Joséphin), est né à Lyon, le 22 février 1815, de l'union de Jean-Baptiste Souлары et Anne-Constance-Joséphine Deléglise. Les Souлары sont originaires de Gênes. C'est en 1762 que la famille du poète s'expatria pour échapper aux Guelfes et aux Gibelins, et, après s'être établie à Lyon, y créa l'industrie du velours broché d'or et d'argent. Le succès de cette entreprise était encore à se faire sentir quand le poète vint au monde.

Enfant mal accueilli, comme un fardeau qui gêne,
O madame la Mort! disais-je, à mon secours!

Laissé sept ans en nourrice, il fut violemment « arraché à sa vie champêtre, à Néra, sa vache noire, à sa blonde sœur de lait, pour étudier une langue barbare dans le livre détesté de M. Lhomond ». C'est à Monthuel (Rhⁱⁿ) qu'il entra en pension; mais lui, l'enfant des champs, à demi sauvage, ivre de grand air et de liberté, — et qui pourtant devait toute sa vie subir l'esclavage administratif, — ne voulut pas rester ainsi sous la férule des maîtres. Il est vrai qu'à Monthuel on pratiquait alors l'éducation première d'une façon assez brutale. Mais laissons à ce sujet parler la victime de pareils procédés : « Comme j'étais un enfant sauvage, incapable de m'expliquer pourquoi ma nourrice n'était pas ma mère et pourquoi l'on m'enlevait ma grande liberté des champs, le principal du collège, homme des vieux principes, m'avait pris en aversion singulière, et se vengeait sur moi, par des supplices inouïs, de ma paresse à l'endroit du *que retranché* et de mon extrême passion pour les lézards, les cerfs-volants, et les tinthymales. Il m'écrasait le bout des ongles avec une énorme férule de bois; il me couperait les bras à grands coups d'une corde à neuf queues armées de nœuds; de son pied bot, dont le soulier, véritable engin orthopédique, était armé d'une membrane de fer, il me roulait par terre en me contordant les côtes et l'estomac; il me tenait des heures entières droit sur un pied, les bras en croix et un dictionnaire sur chaque main et, pour varier, il me faisait mettre à genoux les mains sur les genoux et des mâchefers sur les mains. » Ne pouvant résister à toutes ces tortures, il s'évada avec un camarade et passa huit jours et huit nuits errant à l'aventure à travers la campagne. Reconduit au domicile paternel, il fut mis ensuite au collège de Largentières, puis à la Manécanterie de Saint-Jean-de-Lyon, d'où il sortit de rhétorique en 1831 pour s'engager au 48^e de ligne, sous le fallacieux prétexte qu'il avait un parent colonel!

C'est de cette époque que datent dans l'*Indicateur de Bordeaux* ses premiers vers signés : « J. Souлары, grenadier au 48^e de ligne ». Heureux de ce succès, car c'en est un pour un débutant des lettres de voir ses œuvres imprimées, le grenadier poète travailla avec espoir, et 1838 le trouva chargé déjà d'un joli bagage littéraire.

Après avoir occupé des places de comptable ou de surveillant de fabrique, il entra en 1840 à la préfecture du Rhône et, comme il gagnait au bout d'un certain temps douze

cents francs, il se hâta de se marier. C'était alors, comme il le dit, « une position splendide ». Jusqu'en 1847, le poète publia une demi-douzaine de brochures qui le firent remarquer et qu'il réunit cette année-là en volume.

C'est de 1857 surtout que date la notoriété du célèbre sonnettiste, et, à cette époque, il fut décoré à Lyon de la main même de Napoléon III. L'année précédente, de l'autre côté des Alpes, le prince de Carignan, charmé de cette résurrection par Soulary du rythme si cher à Pétrarque, avait envoyé au poète la croix de St-Maurice-et-Lazare avec une médaille d'or portant cette glorieuse inscription : « Soulary a conduit les Muses françaises aux sources de l'art italien. »

Pendant un certain temps la presse ne s'occupa pas de Soulary, car, faute énorme pour un écrivain, il avait le mauvais goût d'habiter la province et ne rimait guère que pour un étroit cercle d'amis. Il n'envoyait pas d'exemplaires aux journaux et ne leur demandait ni jugement ni réclame.

En 1864 parurent ses sonnets, poèmes et poésies magnifiquement imprimés par Perrin, et dédiés à la ville de Lyon.

La ville de Lyon est fière de son poète. Mis à la retraite en 1868 comme chef de division à la préfecture du Rhône, Soulary a été nommé bibliothécaire du Palais des Arts, poste honorifique qui lui permit d'être tout entier à sa chère Muse.

Soulary s'inquiète fort peu du jugement qui l'attend, n'ayant jamais eu d'autre ambition littéraire que d'exprimer avec la magie italienne de sa plume ce qu'il ressent dans son cœur de poète et d'artiste.

Son amour de l'art, ses intuitions et son génie de poète lui ont fait comprendre que l'éternelle, la vraie poésie jaillit plus intense d'une forme qui la contraint davantage « qu'un morceau de ciel, comme l'écrivait Baudelaire à son sujet, aperçu entre deux rochers ou par une arcade donne une idée plus profonde de l'infini que le grand panorama vu du haut d'une montagne ». — Que nos tendances contemporaines ne sont plus aux longs poèmes, et que la muse française semble rencontrer son élément propre dans la forme artistique et concise du sonnet.

En 1882, plusieurs journaux, notamment l'*Express*, parlaient de Soulary pour un siège à l'Académie, en remplacement de l'auteur des *Iambes*, Jules Barbier. Depuis, en 1884, répondant aux sollicitations de ses nombreux amis, Soulary a posé sa candidature au fauteuil laissé vacant par la mort de M. le comte d'Haussonville. Peu de temps après, le poète, qui pourtant avait des chances, se retirait devant d'autres peut-être plus favorisés, mais non plus méritants. Nous sommes heureux pour finir cette trop courte étude biographique de donner aux lecteurs des « *Hommes d'Aujourd'hui* » la primeur de ce sonnet inédit :

LES BÉBÉS.

Nudité chaste qui s'ignore;
Sourire doux comme le miel;
Regard plus pur qu'étoile au ciel,
Blancheur de lys, fraîcheur d'aurore;

Voilà ce qu'en vous on adore,
Divins bébés, agneaux sans fiel,
Chez qui l'amour n'est pas cruel,
Et qui tenez de l'ange encore.

Plus tard, qui sait? — En attendant
Que l'homme en vous montre la dent,
Gardez, beaux sphinx, votre problème!

De la louve aussi, les petits
Sont-ils pas mignons et gentils?
— Cela fait des loups tout de même!

CHARLES PITOU.